

Elégie basque

Gil Arroccena

« Seule la cendre sait ce que signifie brûler jusqu'au
bout »

Joseph
Brodsky

I
Quelque chose dans l'âme

Le ciel a la gueule de bois ce matin et Amatxi continue de râler quand je Te parle à voix haute:

— Arrête de parler aux fantômes: tu ressembles à un fou! Je te jure que tu fais peur à voir! Que vont penser les infirmières si elles te voient parler tout seul, mon ange? Elles diront que le jeune Amestoy est dingue, et que tous les Amestoy sont des pecks: voilà ce qu'elles iront dire à tous les voisins à la ronde...

Amatxi ne supporte pas de me voir parler tout seul ; elle ne se doute pas que Tu existes. Elle ne sait pas que je Te parle cent fois par jour et que mon cœur grossit lorsque je prononce Ton nom en secret. Ce monologue avec Toi est toute ma vie, alors je gagne du temps:

—Tu crois aux fantômes, Amatxi ?

—Les fantômes existent tant que nous leur parlons, alors tais-toi un peu maintenant, je t'en prie!, dit-elle avec une drôle de tête, les sourcils arqués, la bouche à moitié tordue.

Assise dans son fauteuil, Amatxi ne sait pas que Tu es mon âme et que j'accepte la folie de ce monde pour avoir une chance infime de Te retrouver. Je me voue à Toi comme une étoile suspendue à la beauté de la nuit. Elsa, ma voix intérieure se tourne vers Toi, mon seul point fixe, mon unique absolu, et je

sombrerais dans la folie si je T'oubliais une seule minute. Ma vie est marquée au fer rouge de cet état d'urgence.

—Peio, qu'est-ce que je viens de te dire? Sois raisonnable, mon ange!

—Je n'ai rien dit, c'est toi qui imagines des trucs, Amatxi: je révise ma leçon de basque à voix haute et rien d'autre!

—Comment veux-tu apprendre une langue en te la récitant à toi même? Allons, réfléchis un peu...

Amatxi n'est plus la même depuis la grosse chute du mois d'avril, alors j'essaye de ne pas la mettre en colère. Après son bref séjour à la clinique, elle est revenue de traviole, le fémur en moins, clopin-clopante sur des jambes tordues qui font peur à voir. Elle a perdu le sens de l'équilibre et même debout on dirait qu'elle tombe. Ainsi va la vie: un jour ou l'autre toutes les amatxis devenues patraques brisent leurs carcasses de porcelaine chinoise sur le plancher des vaches.

Depuis son retour de la clinique, la noria des auxiliaires de vie et des infirmières donne l'impression d'habiter dans un moulin. Elles refusent que la vieillesse soit une simple déroute et donnent à chaque jour l'apparence d'un miracle, comme si la fatalité était en tout et pour tout une suite de renoncements. Je les remercie de l'avoir remise d'aplomb aussi vite.

Le personnel applique le protocole à la lettre, et personne ne lui dit « madame Amestoy », ou pire que tout: « mamie ». Oh que non, pas ça, surtout pas ça: Amatxi est vraiment trop fière d'être Amatxi! Elle boit du thé, quelques gouttes de Patxaran de temps à autres, jamais de bière qui la fait roter comme un crapaud. Elle fait son numéro de charme pour séduire les employées: Amatxi souffle des baisers dans sa main qui vont battre des ailes sur leurs joues, et reçoit des clins d'œil en retour. Mais elles refusent poliment les bonbons au miel d'acacias

qu'Amatxi leur offre à la moindre occasion en piochant dans sa réserve des fêtes de fin d'année. Les employées ont tout de suite pigé le truc pour la faire sourire: une petite blague, sans la prendre de haut, pas trop rapide, pas trop cochonne non plus, de préférence sur les belges ou les suisses, et le tour est joué: quand elle sourit, Amatxi brille comme une chaussure neuve!

A ses yeux, il n'y a personne de plus estimable qu'une infirmière ou une aide-soignante. Ces femmes détiennent le secret de la vie et de la mort entre leurs mains, et elles ne viennent pas ici pour faire de l'esbroufe. Je ne vois aucune tocarde parmi les membres du personnel, pas une seule ne tire au flanc. Elles surgissent à tour de rôle pour accomplir des gestes précis en suivant les procédures médicales au millimètre près. Toujours de bonne humeur pour jongler avec les ordonnances et les piqûres, surveiller au gramme près la cohérence diététique des repas, prendre sa tension et vérifier l'état des stocks de médicaments, elles ont le respect scrupuleux des posologies et font en sorte qu'Amatxi ne manque jamais de rien, thé chaud ou petits chocolats. Elles lui changent les chaînes sur commande. Elles lui ouvrent et ferment les fenêtres sur caprices. Une pluie de sourires et des voix d'hirondelles. Leur abnégation est admirable, et je devine leurs âmes de saint-bernard toutes les fois qu'un rayon de lumière caresse leur visage.

Amatxi n'en revient pas:

— J'en reviens pas, Peio! Prends-en de la graine, mon ange, là ça bosse, là c'est sérieux, ça, c'est de la bonne femme, rien à voir avec des petits couillus de ton espèce! Ça n'a rien de fastoche ce qu'elles font, mon ange! Sache que ta mère en faisait tout autant pour les pauvres gens qui en avaient besoin. Et, oh, qu'est-ce qu'il y a? Tu m'écoutes?! Peio, écoute-moi!!! A qui tu parles encore? Arrête immédiatement, on dirait un dingue, mon ange!

—C'est fini, Amatxi, j'arrête... C'est promis... La dernière fois, c'était la toute dernière fois!

—Tu dis ça, mais à peine tu me tournes le dos que tu recommences déjà! T'as plutôt intérêt à retenir ta langue, sinon je demande aux infirmières qu'elles te la cisailent sur le champ: elles ne vont pas te rater, tu peux me croire! T'aurais l'air de quoi, hein, sans ta vilaine langue pour déblatérer je ne sais trop quoi à tes fantômes?

La télévision rabâche les mauvais chiffres de l'économie mondiale. Je zappe pour voir si nous avons plus de chance avec une autre chaîne, et là il n'y a pas de hasard, c'est Jacques Brel : *La Chanson des Vieux Amants*. Chacune des rimes de cette chanson impitoyable m'anéantit.

Parce que je ne vieillirai pas avec Toi.

Parce que vivre sans Toi, c'est vivre la moitié de moi.

Parce que je suis seul sans mon grand amour.

Le grand Jacques roule ses «R» à la façon des vieilles basques espagnoles pour remuer sa voix de couteau rouillé dans ma plaie.

—Qu'est-ce qui t'arrive encore? Pourquoi tu es tout bleu maintenant?

Je m'échappe sans répondre dans la cuisine. Derrière la fenêtre, je scrute les massifs nuageux.

J'aime l'harmonie de la pluie car les battements de mon cœur en font intensément partie.

Si le ciel est l'autoportrait craché de celui qui le regarde, je suis un pitre au bord des larmes.